



Chanel s'ancre dans la Mostra de Venise

La maison de couture, mécène historique du cinéma, soutient la Biennale College, un dispositif qui facilite l'émergence de nouveaux réalisateurs. Marraine de l'édition 2025 : Audrey Diwan qui a reçu ici le Lion d'or en 2021 pour son film *L'Événement*. Rencontre.

Par Richard Gianorio



Mostra de Venise, dimanche 31 août. La maison Chanel a annoncé une nouvelle initiative dans son accompagnement historique de la création au sens large : cette fois-ci, elle soutient la 13e édition de la Biennale College-Cinéma, un dispositif de La Biennale de Venise destiné à accompagner de jeunes réalisateurs venus du monde entier. Créé en 2012, ce programme a pour vocation d'encourager de façon très concrète (une bourse de 200.000 euros) l'émergence d'une nouvelle génération de réalisateurs internationaux. Chaque année, l'institution s'intéresse à une douzaine de projets de jeunes réalisateurs, puis quatre sont retenus – de l'écriture du scénario du film à sa conception puis sa sortie. Les films sont ensuite présentés dans le cadre de la programmation officielle de la Mostra, un tremplin extraordinaire pour ces nouveaux talents.

Cette année, c'est Audrey Diwan (Lion d'or 2021 pour *L'Événement*) qui a été désignée comme marraine de la Biennale College-Cinéma 2025. Cette réalisatrice et scénariste de renom est en train de terminer l'écriture de son quatrième film, une adaptation du 'Portrait de Mariage', un roman de la britannique Maggie O'Farrell.

Madame Figaro.- Comment êtes-vous intervenue sur cette 13e édition de la Biennale College-Cinéma, soutenue par la Maison Chanel ?

Audrey Diwan.- En réalité, quand j'interviens, les films existent déjà. Ils sont signés de quatre jeunes réalisateurs qui viennent de pays très différents et qui se demandent comment on rentre dans cette industrie. Comment faire entendre sa voix ? Que faire dans la foulée ? Comment faire voyager son film ? Comment aborder le film suivant ? La Biennale College prend tout en charge afin que les choses adviennent.

Quelle problématique dans le cheminement d'un jeune réalisateur ?

Le début est compliqué. Plus le geste est radical et moins on va trouver de gens pour le conduire. Il est très difficile de faire exister un film. L'originalité du dispositif vénitien, c'est qu'il accompagne un duo : un réalisateur et un producteur. Le Biennale College soutient le désir et la vision de jeunes talents et fait en sorte que l'industrie leur emboîte le pas.

Quels conseils donneriez-vous à un jeune réalisateur ?

Déjà, cultiver sa propre confiance qui est souvent mise à mal au cours de l'exercice. Ne pas perdre de vue ce à quoi on croit, ce à quoi on tient. Ensuite, savoir écouter – une chose que j'ai apprise avec le





temps. Le cinéma est un art collaboratif et c'est la complémentarité des voix qui va faire le film. Enfin, regarder la ligne d'horizon. J'ai l'impression que quand on commence un film, l'expérience est si complète, si intense, qu'on ne se projette pas. Il ne faut pas omettre de nourrir son monde intérieur. Moi, par exemple, j'écris avec d'autres, j'écris pour d'autres, ainsi mon monde ne s'assèche pas...

Avez-vous l'âme d'un mentor ?

Mentor, le mot est fort, mais j'aime beaucoup la transmission. Je me suis toujours dit que l'art était comme un mur et chacun y pose une pierre. C'est une participation, si on pense qu'on est le centre et le tout, on est rapidement perdus, en général. L'image du mur qu'on bâtit est rassurante. Moi-même, j'ai été emmenée par des gens, j'essaie de rendre ce qu'on m'a donné. Je n'ai pas eu un mentor mais j'ai été entourée de gens qui, chacun à leur endroit et à leur niveau, m'ont apporté quelque chose, beaucoup de réalisatrices, Valérie Donzelli, Rebecca Zlotowski, Lola Quivoron - ce dialogue-là, cette manière de s'entraîner les unes les autres m'est très précieuse.

Aviez-vous des inspirations décisives ?

Mon alpha et oméga, c'est Agnès Varda, c'est elle qui m'a donné envie, l'œuvre et la femme : la manière dont elle parle de cinéma, qu'elle encourage les expériences, la manière dont elle s'empare de son genre, dont elle s'empare des femmes. Son film *Sans toit ni loi* m'a beaucoup appris.

Comme elle, vous êtes une des rares femmes à avoir reçu le Lion d'or à Venise...

Je n'avais pas envisagé les choses comme ça, en revanche j'avais immodérément pensé à mon film (*L'Événement, NDLR*). Ce que je retrouve dans les quatre jeunes réalisateurs de la Biennale-College 2025, c'est cela : je les sens arrimés à leur désir de cinéma. La manière de faire les choses la plus sincère et la plus nette, c'est de penser au film puis un jour, parfois, de découvrir qu'on reçoit un prix. Si on ne pense qu'aux prix, on a déjà perdu une des raisons de faire du cinéma...

C'est un lieu commun de dire qu'il y a peu de réalisatrices actives : les choses s'arrangent-elles ?

Je ne tiens rien pour acquis. Il faut être très vigilants vis-à-vis d'une industrie corrélée à des politiques culturelles fluctuantes. Il y a davantage de réalisatrices, surtout en France, mais il faut rester vigilants et voir comment on entretient ce chemin vers une forme d'égalité.

Depuis le début de son histoire, la maison Chanel s'est affirmée comme mécène des arts, du cinéma en particulier, en soutenant des cinéastes, des institutions culturelles et en encourageant la jeune création...

J'aime l'idée que la relation entre Chanel et le cinéma soit fondée sur une vision de l'art, une vision sincère et profonde – le désir de faire exister des films de patrimoine qu'on pourrait perdre, de travailler avec les grandes institutions du cinéma, de permettre l'émergence de nouvelles visions. La maison m'a accompagné sur la tournée de mes films. Cet accompagnement, essentiel, m'a permis de faire entendre ma voix.

